Une tuilerie mosellane coiffe le Koïfhus

Spécialisée dans la production de tuiles à façon, l'une des deux dernières tuileries artisanales du Grand Est établie depuis le XIXe siècle à Niderviller en Moselle, est devenue le fournisseur « officiel » d'une kyrielle de chantiers de rénovation dont le Koïfhus, à Colmar.

Dernières Nouvelles d'Alsace, 20/09/2020
Texte : Jean Daniel KIENTZ Photos : Thierry GACHON

Christophe Henselmann, 54 ans, donne dès l'âge de 6 ans de petits coups de main à son père Rémy, lui-même fils de Jacques Henselmann, repreneur de la tuilerie en 1964, à Niderviller.

Sans lui, les édifices protégés au titre de monuments historiques n'auraient pas ce même éclat d'antan et surtout pas cette propension à retarder une énième rénovation coûteuse. Christophe Henselmann, gérant de l'une des deux dernières tuileries artisanales du Grand Est (avec celle de Soulaines dans l'Aube), est un peu la coqueluche de ces architectes paniqués à l'idée de trahir l'exigence des anciens.

« À Colmar, au Koïfhus, les tuiles fournies par nos soins il y a 20 ans ne se distinguent pas des nouvelles », signe d'une longévité exceptionnelle. Dans la rénovation, a fortiori de monuments historiques exigeant minutie et ingéniosité, mieux vaut être en phase avec une époque révolue. *« Je fais ce que les gens attendent de moi »*, répond sobrement le tuilier qui réussit contre vents et marées à maintenir hors d'eau une activité d'un autre âge.

Car ici, rue de la Tuilerie, à Niderviller, à deux pas de Sarrebourg, la révolution industrielle du XIXe siècle est bien moins lointaine qu'ailleurs. La manufacture en briques rouges, en forme de L, ouverte aux quatre vents, est surmontée de deux grandes cheminées. Dans ce village encore bien vivant, on

construisait des bateaux, on produisait de la chaux, on extrait encore du grès rose et on rénove des témoins immobiliers d'une faïencerie.

Des tuiles reprises huit fois en main

Dans la salle des machines de la tuilerie, une poignée d'employés s'affairent autour d'une mouleuse de 1954. Au repos mais encore fonctionnel, un coupeur vertical de 1934 à embrayage centrifuge *Made in Switzerland* fait la fierté de son propriétaire. Il s'est ingénié à en signaler l'existence au fabricant qui en a répertorié le numéro de série.

C'est ici que les fameuses tuiles du Koïfhus colmarien sortent l'une après l'autre, à un rythme somme toute assez soutenu compte tenu des manipulations humaines qu'exige le process de fabrication. *« Elles sont reprises huit fois dans la main »*, souligne Christophe Henselmann qui en livre 40 000 unités (de 2,5 kg pièce) à Colmar rien que pour le seul édifice historique du Koïfhus. La tuile est travaillée à l'ancienne, comme au siècle dernier : elle passe de l'état de « boudin » d'argile, à la granulométrie savamment réglée, à celui d'une pièce façonnée, émaillée, enfournée, défournée, le tout par la seule main du tuilier.

Installation en cascade, modèle de la révolution industrielle

Avant que le boudin ne devienne une tuile prête à être posée, l'argile est préalablement broyée par une meule de 22 tonnes millésime 1928, reliée à un doseur-alimenteur au second et dernier étage de la manufacture, lui-même goinfré par un wagonnet mû par un moteur à courroies. Cette « installation en cascade », conçue au XIXe siècle, a l'avantage de réduire au minimum l'effort. C'est encore les bras de l'homme qui font basculer les 2,6 tonnes de terre argileuse dans le silo. La durabilité de la tuile commence ici (bien que la qualité de l'argile soit sélectionnée « à l'œil » dès son extraction), en fonction de la granulométrie voulue, entre 5/10 de millimètres et 4 mm puisque l'argile passe par un laminoir.

La mouleuse se charge de malaxer la matière première, d'en extraire les bulles d'air pour produire in fine une pâte homogène et plastique. Sur établi, la tuile semi-finie est prête à recevoir l'impression des cannelures (au pouce), des motifs utilitaires, esthétiques semblables aux tuiles qu'il s'agit de remplacer. *« Selon les coutumes, les décors de finitions et les formes sont différents du nord au sud de l'Alsace »*, expose M. Henselmann qui ne recherche ni la régularité dimensionnelle, ni la planéité parfaite. Elle est ensuite séchée avant d'être émaillée si nécessaire, cuite au gaz autour de 1 000 °C durant 36 heures, puis refroidie.

Un métier d'orphelin

« Tous les moutons à cinq pattes finissent par être produits ici. » Conscient d'exercer *« un métier d'orphelin »*, ce patron atypique a la passion et la persévérance chevillée au corps. *« Il m'a fallu quinze ans pour fabriquer quelque chose pour le Haut-Koenigsbourg »*. La tuilerie mosellane est intervenue aux Dominicains, à la maison Pfister et à Unterlinden à Colmar, au couvent Saint-Quirin à Sélestat, pour des mairies, etc. Depuis deux ans, il voit affluer les commandes : le carnet est noirci jusqu'en juin 2021. Son ambition serait de voir les murs, les ouvertures de sa manufacture et son outillage subir une rénovation profonde et surtout d'obtenir des certifications. *« Il y a ici 300 ans de savoir-faire mais rien d'écrit »*, regrette Christophe Henselmann.

Une vue depuis le second étage d'où arrive le wagonnet qui alimente le silo en matière première

Témoin de la révolution industrielle

1727 : mention de l'existence d'une tuilerie implantée à Oberviller, entre Niderwiller et Brouderdorff.

1830 : des pièces en argile sont primées à une exposition nancéenne, issues de la tuilerie de Niderviller dont l'implantation serait attestée dans le village vers 1820. La famille Bourgon prend en main la manufacture.

1841 : Les frères Gilardoni depuis leur fief d'Altkirch déposent le brevet d'une tuile à emboîtement qui fera leur fortune et leur renommée internationale.

1930 : la tuilerie de Niderviller emploie jusqu'à une centaine de personnes produisant 100 000 pièces par mois, plus du double de briques rouges.

1964 : la manufacture mosellane ferme ses portes subissant le même sort funeste que ses voisines de Champigneules, Téting-sur-Nied, Metz.

1966 : Jacques Henselmann, grand-père de Christophe, rachète le site pour en faire une « petite affaire familiale ». Le grand-père d'origine bas-rhinoise avait créé d'abord un négoce en matériaux de construction, revendant quelques sacs de ciment embarqués sur une charrette à bras.

1998 : Christophe Henselmann prend la suite de son père Rémy en tant que gérant. Devient au fil du temps le fournisseur des chantiers de rénovation de monuments historiques emblématiques comme le Haut-Koenigsbourg, la maison Pfister, le Koïfhus ou les Dominicains à Colmar, divers édifices religieux, des mairies, etc.

2016 : le chiffre d'affaires tombe à 75 000 €; la tuilerie est «techniquement» en faillite.

2017-2019 : les commandes reviennent. En 2019, le chiffre d'affaires atteint les 300 000 € (238 000 € en 2018). Elle emploie six personnes.

2020 : début du chantier du Koïfhus à Colmar : livre et livrera toutes les tuiles à remplacer sur cet ensemble immobilier regroupant trois édifices accolés.

Des Alsaciens novateurs

François-Xavier Gilardoni, co-inventeur avec son frère de la tuile à emboîtement

Les frères Gilardoni, Thiébaut-Joseph (1805-1864) et François-Xavier (1807-1893), depuis leur fief familial d'Altkirch, ont révolutionné la tuile en mettant au point un système d'emboîtement et canaux d'écoulement efficace. Cette invention brevetée en 1841, beaucoup moins gourmande en tuiles, fera leur fortune et leur renommée, surtout que l'époque est à la construction de nombreux bâtiments industriels.

L'héritage industriel des Gilardoni est bien plus visible à Pargny-sur-Saulx, dans la Marne, que dans le Sundgau. Les Alsaciens s'y installent en 1873 après la guerre de 1870. Les gisements d'argile sont à portée de godet et le canal de la Marne au Rhin (comme à Niderviller, en Moselle), situé à quelques encablures, d'où la présence au XIXe siècle d'une vingtaine de tuileries et de briqueteries dans la région. Les deux frères y font édifier un château (toujours debout), une manufacture, des bureaux et une cité ouvrière dont il ne reste plus rien aujourd'hui. Un musée associatif raconte l'épopée des tuileries dans la commune marquée par ce passé industriel glorieux.

Un certain Jean-Sylvestre Robelin, résidant en Alsace, est par ailleurs le père de la tuile violon pour laquelle il décroche un brevet d'invention. En 1846, il la présentera à la Société industrielle de Mulhouse. Mais c'est Albert Schlumberger, notaire mulhousien, qui fera fortune avec la tuile violon. Il fera construire une manufacture en 1846 pour la diffuser partout en France.